

Sabine Macher

voina i mir sans je

Référence électronique

Sabine Macher, « voina i mir sans je », *QUADERNA* [en ligne], 2 | 2013, mis en ligne le 26 décembre 2013. URL : <http://quaderna.org/voina-i-mir-sans-je>

Tous droits réservés

il faut écrire sans regarder. change de police andale mono, il y a eu quelque chose ? toutes les nuits dors dans un lit, comme maintenant, mais l'enfant dort à côté de la chambre des parents. plus tard la sœur vient pour jouer à coucher avec un autre corps. c'est tout de suite bien, le corps autre. m'en passe bien maintenant aussi, comme les enfants dors à nouveau seule. pendant vingt ans environ tiens à ce qu'il y'ait toujours un autre corps à proximité. en allemand le lit est près de la fenêtre, celle qui a les jalousies. aussi d'autres chambres, sur la première avenue manhattane, y dors avec les frères ? ne me souviens pas des lits, où me réveille. la fenêtre du salon donne first avenue et elle assomme si on l'ouvre. un goût est dehors, trois corps de 7, 10, 13 années allemandes remontent l'avenue pour acheter une slice of pizza. le fromage très chaud brûle le palais et la langue et la tomate épicée par une herbe sévère est en dessous. des ragoûts. écris comme si écrivais. écoute un homme dont toujours trouvé les dents effrayamment jaunes d'haleine mauvaise. maintenant ne sens plus beaucoup les odeurs quand des mots inespérés sortent de sa bouche.

là tout de suite, ce qui est, was ist, c'est du mal à faire lit. ça peut prendre deux heures. ouvre la fenêtre et touche les plantes, 'enlève les pucerons et les feuilles mortes, les coiffe. tant que le lit n'est pas roulé, tant que c'est blanc dans la chambre, ne peux pas travailler, et c'est pour ça que dois faire le lit et ne le fais pas. le lit c'est juste devant le travail et le travail est derrière la peau. sous elle, désirable, après les cloques mouvantes, communicantes entre elles que n'ose plus ni percer ni m'en accommode, dans un pansement le liquide sort tout seul, hier, comme soupire de ce qui n'arrive pas, war was ? quelque chose était, de familial, ça commence née sur une table que la mère trouve froide, elle commence à être ma mère, elle a déjà commencé, moi aussi, déjà deux frères qui regardent et un père avec qui la mère veut faire du vélo. ils pendent leurs vêtements lavés en voyage sur un fil à linge à côté de leur tente. aussi deux tantes qui sont grandes tantes et un grand oncle qui devient fou. d'autres meurent avant que naisse. des voix autour et toutes parlent en allemand. l' apprends, avant l'anglais, quelques mots d'espagnol *donde esta la mantequilla* et de français *au milieu il y a une île* dit le professeur de français, herr strittmatter. une langue ivre en plein jour : *o mmijö i ja uneijö*, leçon l dans *salut les copains* à la couverture blanc rouge et bleu. maintenant le lit fait travaille ne sais pas quoi écrire, sauf que n'écris pas. ce n'est pas un journal. c'est immédiat entre deux vagues. une béance furtive. des fois tout à coup n'ai plus envie. c'est nouveau. ça fait du bien de tourmoyer dans les pièces. oublie la sombre ville de palerme. après oublie que veux y aller. la plante la plus ancienne entre les mains et les pieds, les mandibules des acariens tétranyques.

la douche soupire. elle pleure aussi, ou s'épanche de ce qui passe en elle. perds une pellicule qui avait photographiée l'île de la sicile. veux y retourner. la peau qui faisait couvercle au liquide jaune, un peu gras, maintenant colle sur le lit de sa flaque. la cuisse est rouge mais plate, piqués de monticules rouge intense, la trame du froid qu'on dit poule. alors que les poules ont chaud avec les plumes. presque la chair mais qui guérit sous sa peau fine et déjà la monstruosité blêmit, il est tard, marche dans le couloir pour m'allonger sans boiter pour empêcher que ça ne remue trop l'eau mouvante de la cuisse. en france j'des copains français et en allemagne des copains allemands et aux états unis des amants américains. en espagne suis d'abord trop jeune, puis trop vieille. maintenant écris dans une cuisine, la mienne du moment, sur la machine à laver. cambri-olé-lée. 'écris sur le clavier d'un autre

ordinateur, mien n'est plus mien après d'autres mains. probablement sans mains sans batterie dans un tas à présent, à côté de l'imprimante qui déjà ne marchait plus et le lecteur de disquette avec la dernière disquette dans le ventre.

j'mal au ventre aussi, en haut. des crampes en haut de l'estomac, ça ne doit pas encore s'appeler comme ça. duodenum peut-être ou œsophage ? regarde dans une encyclopédie derrière moi, dans l'appartement où suis, pour trouver ce nom, mais pas de schéma pour voir vite un dessin du petit sac ; il paraît qu'on peut bien vivre sans estomac. le père demande à l'ordinateur d'arrêter de mettre des majuscules en début de phrase de son estomac bien lisse, mais n'toujours pas compris le problème. il faut de la vitamine b12 sinon meurt, ce pourquoi le père s'injecte l'indispensable ; on vit sans estomac, mais pas sans vitamine b 12. dégoûtant devenu confondu j' porté ce cahier dans mon sac tous les jours sans m'en servir, (trois jours, aller et venir à Gap). dans ce train (où suis), chaque fois quand écris la date en haut sur le mot à envoyer à quelqu'un, pense au moment d'écrire les chiffres : et à moi, n'écris pas ? pas une rien fait. regarde aussi la montre parce que j'très envie de manger le fromage du queyras qui pue dans la boîte en plastique dans le sac sur le siège de première classe. comme il n'y a presque personne dans le wagon l'ouvre et coupe des tranches de sa chair blanche, crémeuse, à mettre dans la bouche.

m'éloigne, grâce au train, de la maison que rapprochent ces jours, à cause du train aussi. ne reconnais pas le paysage à droite, en montant, ce n'est pas le morvan et pourtant il n'a pas pu disparaître comme ça ? où est le morvan ? j' faim et mange, peux maintenant que vais écrire, cette fois-ci en bas, les chiffres de la date, très jolies : quand mets les mains dans l'eau il y a quelque chose. n'aime pas laver des vêtements à la main mais quand vois d'autres mains le faire ou quand le fais c'est l' émeut. les mains avec les vêtements transformés par l'eau, sans forme et lourds, et le savon trouble l'eau. la mère toujours loue la machine à laver. n' pas eu à laver du linge à la main, mais chercher le lait, sortir la poubelle, mettre la table et la desservir, ranger la cuisine après la cuisine faite mère, tout ça un jour sur trois mais pas tout le même jour, en tournant tâches et jours avec les deux frères aînés, bien qu'un des deux seulement soit l'aîné. ce pourquoi appelle l'autre le petit frère le distinguant du grand, fais entendre que le deuxième frère est plus petit que moi aussi alors que ses trois ans de plus suffisent pour le rendre définitivement et perfidement frère supérieur. mais aucun des deux n'essaie d'esquiver ses tours de choses à faire à la maison, ne veux jamais dire corvées, un mot interdit ne sais pas pourquoi : viens de l'écrire quand même. l'homme qui fait peur parle tout seul avec des gestes autour du métro marx domoy, les cheveux ébouriffés d'un côté de la tête et manquants de l'autre, demande ce soir pour la première fois quelque chose, un ou deux euros. quand commence à le voir, en commençant à habiter ici, il n'y a déjà plus de francs. il y a un franc sur mon bureau qui n'a pas été volé. pleure, alors que pas vraiment pleuré pour le cambriolage, quand ce soir la boîte aux lettres est vide du courrier que j'y avais remis le matin.

ne veux pas qu'on vole le courrier. l'ordinateur comprends, mais le courrier non. et en fait il est là, relevé par la fille. désirable dans le lit sur le réveil lou voit marqué dans le noir 23 : 23, les deux petits points clignotent et me rappelle qu'aujourd'hui 01/01, cette date n'est nulle part écrit parce que n' pas écrit, ni un mot à quelqu'un, ni à moi. cela ne se reproduira plus pendant 100 ans, rallume la lumière écris pour signer chiffres 23 : 29 le 01/01/01. la mère détestant repasser propose un peu d'argent. apprends à repasser les chemises du père à treize ans et d'autres vêtements . n'aime toujours pas repasser, ni laver à la main,

mais dès que vois les mains dans l'eau ça monte et pense qu'en l'écrivant saurais pourquoi mais non ne le sais pas. s'en va peut-être. non, finit, tout de l'eau et du savon et du tissu qui ne ressemble plus à du tissu, qui ressemble à du caoutchouc souple, à la peau, mais ne la connais pas toute seule, sans ce qu'elle enveloppe. le père est dermatologue, il occupe l'enveloppe, mais aussi les maladies du sexe et sans jamais aller le consulter en aurai une panoplie, plus tard ; pas en repassant le linge, ni en entendant trop souvent la mère dire du bien de la machine à laver: la sienne s'appelle emma, un nom de superservante costarde et bienveillante, comme un cheval de trait avec des gros seins et un tablier propre.

et pourquoi 'écris comme ça ? comme une biche de la chapelle ? parce que n'écris pas en allemand. que dors avec personne, en faisant des rêves de baisers délicieux. le matin, le chat allongé longuement sur le drap blanc en noir.

en passant un livre de pierre jean joue sors de la housse en carton, quelque chose comme ça qui empêche la poussière de venir sur la tranche. le repose. il est rouge. il a écrit beaucoup et il est mort. crois un quatorze juillet me sens sous l'eau, mais est-ce que c'est dégoûtant ? silencieux, noyé, ça ne remonte pas à la surface du jour tout ce qui est tombé. même quelques gouttes de pluie mouillent le zinc et s'effacent, il fait soleil et sudation des nuages. s'il y a trop alors c'est rien, ne bouge pas, ne fais pas, l'heure avance, pas le temps.

est-ce bien de faire le ménage, souvent, le matin, au lieu d'écrire, de respirer ? après dois fermer les volets pour exclure le soleil. vis dans le clos, à cause de la très grande chaleur 2003. quand j'là où veux parler ici, en tapant directement à la machine sur un clavier français, la mère tape sur un clavier allemand, mais le moment d'où veux parler, bien qu'on ne puisse toujours parler que maintenant, l' présent, la mère ne tape pas sur la machine, et moi ne fais pas le ménage. fais quoi ? ne souviens pas. attends qu'il fasse jour, ou nuit, qu'on monte les jalousies. condamnée à dormir, être lit ou à rester l'enfant immobile dans temps immobile jusqu'à ce qu'il soit ailleurs. mais où ? temps dans lequel personne ne fait pas ce qu'il faut faire. le ménage n'est jamais ce qu'il faut faire et le temps bien mangé. est-ce que mange les horribles repas d'ogre servis pour le père ? ça pleure d'envie. le frère pleure à cause de la moelle d'os dégoûtante que l'ogre ordonne d'avaler. pour devenir ogre il faut avaler le dégoût. et la mère frétille, elle va chercher les plats ? non non c'est nous. elle dévaste la cuisine, nous rangeons pendant des temps longs son désastre domestique. aime le jour où elle fait du foie de porc ou de génisse, avec de la purée de pommes de terre et des oignons revenus craquants brûlés en rondelles. ne sais pas si aime la mère, quand suis enfant elle gêne. n'aime aucun homme et aucun homme n'aime. ou presque est-ce que le père ? retourner à palerme, mais ne sais pas quand. ni comment dire plus que si pierre jean joue parle d'une jambe qu'une femme secoue, remue, ne sais déjà plus, balance peut-être, en parlant avec une autre.

sens quand même l'écriture, un monde absolument écrit. quelqu'un devra lire, pas moi. pas avoir besoin de sommeil, regarder les gâteaux en sculpture, seule à Paris en liberté. il pleut souvent et le ciel reste gris-plomb. partir, revenir, le sommeil léger, la pluie ne rentre pas dans la maison. un pingouin (non un pigeon) oublie de s'envoler avant l'averse, les gens courent avec un sac sur leur tête. les gravats se mouillent et le vélo. passe la nuit dans un lit où j' une fois passé une journée, avec un homme roux et fatigable. l'écoute dire l'inverse de ce que pense, le touche et ne me rebute pas de sa rondeur, ne sais pas pourquoi il dit qu'il faut tout savoir. si le savais, peut-être ne l'écouterais pas.

la voix de la mère dit la voix de mon maître : *kommt essen, kommt essen*. qu'est-ce qu'elle dit : *dafür bist du noch zu dumm*. dois dépêcher d'être moins bête. l'enfant encore la bête, mais plus tard, moins enfant, peux le devenir moins. attends, dépêche, mais il faut quand même chaque jour 365 fois attendre pour avoir un an de plus et les années l'une après l'autre longue guerre *voina* et paix plus tard *mir*.

ich habe es in mich reingefressen, mange agis et tout à coup mal au ventre, comme s'il fallait accoucher d'un malheur, respire comme une semaineuse, pourquoi on appelle les femmes comme ça en allemand quand elles sont proche de l'accouchement, *die wöchenerin* dans son *wochenbett*, son lit à la semaine,

l'expert d'assurance cambriolage vient avec des yeux vert dans un bronzage encore frais très pressé, le 20 août tout de suite il commence à écrire, il ne veut pas que parle, il ne veut pas que pose des questions. le réveil étonne quand il sonne mais il réveille. ne sais pas très bien ce que j' rêvé mais sais avec qui et qu'il faut faire des choses. la nouvelle journée pèse sur le ventre avant même d'avoir mangé il y en a trop mais mange quand même, trop de chocolat et trop de piment vert.

le père dit : *püppchen, mäuschen*, à la mère. et moi qu'il dit ? ne l'entends pas, comme s'il ne parlait pas. maintenant il parle, mais ne suis plus enfant, il a peut-être aussi pensé que j' trop bête pour l'entendre ? il dit *sabinchen*, si, crois l'entendre. le grand-père dit *mein sabinchen*, m'aime bien et moi pas beaucoup. il effraye avec la tête chauve sur laquelle il met de la crème nivéa. elle brille et il est gros, avec un vrai ventre rond, proéminent, pas mélangé au reste du corps. mets son pantalon de smoking quand enceinte convexe comme lui. il dit aussi : *mach nägel mit köpfen* et paie un cours d'équitation dans le hall des chevaux juste à côté de leur immeuble, en pleine ville, ça sent la tourbe et le cheval chaud, suis ivre de ça. c'est hors d'atteinte, riche, et le grand-père y envoie comme ça. ça monte sur le cheval j'entends le *frmrrech frmrrech* des chevaux qui secouent leur tête pour enlever les brides et morceaux de métal, mais ça ne marche pas, ça reste entre leur dents. du balcon des grand-parents, de la fenêtre à côté de laquelle il y a ce bureau qui est sous l'ordinateur maintenant, le bureau de la grand-mère, vois les ombres de chevaux montés de cavalières et de cavaliers passer et entends le son des sabots dans la tourbe, le souffle que viens d' *ffffrrrr* et la voix du professeur d'équitation, dompteur plutôt : c'est cirque, rond et animal.

ne sais comment faire ni penser ni quoi si on peut empêcher d'autres de rentrer par la fenêtre. sors par la porte et rentre par la fenêtre. une vraie vie de villa, car la plupart des appartements sont cambriolés par la porte et les villas par la fenêtre.

suis plombée, une barricade. ferme les volets comme l'assurance dit. mais le jour à cause du soleil. la nuit les ouvre encore. tout est en plan et à faire et tourne en rond, crois. mets les pieds dans mon armoire pour écrire, dois partir et le temps où suis reste, ne fais rien de tout ce qui brûle à être fait. j'très envie que quelqu'un me demande, mais pas la mère. commandez d'avoir plus de chance.

demandez moi à être faite. remplis le formulaire de la société d'alarme qui veut m'appeler toutes les nuits. voilà un numéro que ferai sans le savoir toutes les nuits pour me relier à la centrale. centralisée et surveillée. ce n'est plus une tour comme celle qui gardait la chasteté de sainte barbara, ou la jalousie de son père, c'est un camp.

la fin de la phrase est de concentration. loin j' encore des cheveux que touche et agréable. c'est bizarre d'être une femme sans jouir. mais très courant on est nombreuses et

nombreux qui ne jouissent pas à l'instant. ceux qui le font se sentent aussi ridicule que d'habitude content. le bureau est maintenant dans une armoire et ne bouge plus l'appareil ordinateur, sauf pour l'emmener chez des amis qui le nourrissent de software, de marchandise molle septembre. aujourd'hui remarquablement en brossant les dents à côté de la cuisinière pour pouvoir remuer le gâteau aux carottes amené hier soir à la cité verte alors que ce n'était qu'une purée ; refaisant cuire la partie de cette purée que pas amené et ayant à rester à côté pour pouvoir détacher la mixture orange de l'argenté de la casserole, (perds la phrase). brossant les dents à l'endroit d'eau destiné à la nourriture et la vaisselle et non pas à la toilette, bien qu'hier, le pseudo-gâteau était dans la baignoire remplie d'eau froide pour refroidir plus vite le plat ; quand finis de brosser les dents, pose la brosse dans le récipient des couverts à égoutter mais rate l'entrée, la brosse à dents plus large en bas que la plupart des couverts tombe derrière la cuisinière, là où des miettes, l'ancienne maison des cafards, la poussière grasse, le tuyau du gaz, la vapeur de la cuisine condensée en pellicule brune posée sur ce qui n'est jamais vapeur, ni odeur, la tôle et le mur et les carreaux, la colle des carreaux, le salpêtre et le plâtre, font croûte. (elle est là)

dit : non, très fort, premier mot de la journée, regarde dans l'interstice du fond de la cuisinière et du mur, la brosse à dents tombe là où ne vois plus et il n'y a qu'à tirer l'appareil ménager gêné par la planche dessus, la planche devant, le robot, la purée du gâteau toujours cuisant, toujours à remuer, pour la revoir. verte et presque neuve.

dans l'entonnoir des animaux, une perruche bleue turquoise des îles et une perruche verte comme aucun oiseaux dehors. ne connais pas bien les oiseaux, ni les arbres, vais dans la forêt une fois avec des gens, des adultes et des jeunes qui veulent tous connaître les oiseaux et les arbres. ne retiens pas les noms, surtout pas ceux des oiseaux. ils s'envolent. les arbres un peu moins, mais les ormes les charmes les frênes ne sais pas. le père ne sais pas s'il le sait, un peu sans doute, mais il ne parle pas des arbres, de quoi parle-t-il ? du maquillage quand j'treize ans, trouve que me fais pute. même pute on n'aurait pas pu se rencontrer parce qu'il ne les fréquente pas, crois assez pour en être sûre. mais ne lui ai pas demandé ; peux encore le faire : *est-ce que tu es allé voir une prostituée depuis que tu vis ?* l'amour

quelqu'un songe et viens par la fenêtre (peter pan ?) quand roule dans le thalys, collant des timbres sur le courrier écrit. des arbres des arbres ; n'entends pas le son des feuilles à cause du double vitrage. pense à la personne qui peut-être lis ce qui précède, **missing sequence**. ce que ne peux plus lire, emporté dans l'ordinateur volé, pas à nîmes où ne viens que pour voir les arbres, sans le son, depuis la table d'une chambre d'hôtel avec un ascenseur de 1930 jamais tombé en panne. mes ancêtres les allemands ont dû venir ici aussi quand ils ont franchi la ligne de zone libre dans la salle du petit déjeuner.

c'est un tilleul devant la fenêtre, deux tilleuls, et derrière dépasse la pointe d'un cyprès et le haut d'un ginkgo biloba encore complètement vert.

pas encore complètement chauve et jaune, d'abord jaune puis chauve. le 22 octobre passe sans que me souviens d'un événement. ne sais pas non plus pourquoi j'voulu qu'il y en ait un ce jour. le 22 novembre mon frère aîné naît mais ne m'en souviens pas parce que n'étais pas née.

pas encore là à côté de mes mains qui bougent les doigts sur la moitié de la machine tandis que mes yeux suivent les lettres qui apparaissent entre les cristaux liquides, aimerais voir ces cristaux liquides, les cristaux ne sont jamais liquides il me semble. me sens à berlin en

écrivait cela, dans le centre commercial sur le potsdamer platz, la seule invention depuis la fin du troisième reich est la couverture de plus en plus étanche de marchandises, étendue sur l'Allemagne de l'ouest puis l'Allemagne est-occidentale, puis toute l'Europe occidentale et les pays de l'est libérés de l'absence de centres commerciaux.

ne sais pas pendant combien de temps j'écrivais encore à la main plutôt que d'épeler dix doigts.

attends de réveiller le matin, (rêves puis départ des rêves) attends de pouvoir lever. attends l'eau assez chauffée pour le thé. mettre de la crème partout puis mettre des habits. la peau du visage chaude après le rinçage à l'eau froide pour la rafraîchir avec la crème ensuite quand elle tire trop. attends d'avoir moins faim après avoir eu faim. (dans un ordre) le sommeil allongé dans le lit la nuit et vite la lampe s'éteint, sans livre, lis le moins au lit. le courrier doit arriver. l'heure d'été est imminente. depuis ne sais pas combien de jours aucun adulte ne vient, personne d'autre marche là où le chat pose ses pattes, noires et silencieuses, moi les pieds, laisse les chaussures près de l'entrée, les chaussures de tango dans un coin, dans le sac en plastique ou en tissu rouge du magasin de Chine à Paris. le printemps attend qu'il fasse froid à nouveau, quand ne m'attends plus, neige, la neige. la mère n'a jamais été vu un autre homme que le père, crois, très sûrement. les frères non plus, pas de prostituées et la sœur et moi, ni prostitués, ni maris. suis là par une très grande chaleur des bricolages, un pied dans une baignoire d'eau tiède, l'autre pied sur un tapis, le haut du pied brûle parce que me suis frottée la peau contre des tatamis, mes tatamis, faisant l'amour avec un père de famille infidèle au mois d'août. souvent au mois d'août les pères de famille fidèles me trouvent, sauf mon père. est-ce que j'envie de râper la peau des pieds pour preuve de présence ? l'homme vient, me râpe, part, appelle après pour ne pas être trop sauvage. nonsauvage, il aime civilement sa femme et son enfant pendant onze mois de l'année. la répétition, toute la douceur de la répétition. dans le hall, si c'est un hall, une boîte aux lettres à l'usage des conducteurs et contrôleurs avec la phrase : *laisser votre clé ici, pensez au suivant.*

en fait voulais juste écrire que le jardin en haut à cause des briques en dessous et le toit plat et le parking que vois maintenant que suis assise sur la planche qui fait vaguement bureau devant la fenêtre parce qu'il fait froid quand le chauffage électrique juste en dessous monte dans le visage et sèche la peau des lèvres, la peau du visage, ne fait penser à rien.

si au parkings en Allemagne avec un buisson maigrelet sur une plate-bande civilisée qui pense à la nature. est-ce que pense à la nature ? avec un lampadaire à côté du buisson et douze cases rectangulaires, numérotés en peinture blanche, les cimetières à côté sont conviviales, mais ce sont des cimetières où tout le monde est enterré depuis longtemps. la mousse sur les pierres et les arbres plus grands, comme le sera peut-être un jour la sentinelle du parking de Strasbourg.

dans la cour, avec un lampadaire à boule blanche sur une tige grise en métal, il fait froid. les mains sont brunes de soleil, ou de contraste avec la lumière nordique dont il faut toujours s'en aller.

treize partout place de Clichy, après minuit, avant une heure, là où c'est large pour arriver sur la place avec la statue que n'arrive pas à visualiser. ne la regarde jamais la trouvant ridicule, vois bien le socle rond et en forme de dôme, mais un dôme qui commence au sol ne regarde pas plus haut ou ne retient pas ce qui voit. le contourne pour prendre la rue de

cliché dans l'autre sens, la descends jusqu'au 67. hier soir en montant du 67, au moment où elle s'élargit un homme arabe dans l'entrée d'un hôtel s'adosse à l'entrée blanche, *hôtel* écrit en bleu juste au-dessus, avec une majuscule et à deux pas de lui, un autre jeune homme aux yeux clairs, verts, peut-être arabe aussi, dit : *bonsoir*. réponds *bonsoir* en ratant la marche du trottoir, continue vers la place en marchant vite, vingt mètres plus loin le même jeune homme parle à nouveau, il est à côté, il marche avec moi. ne l'ai pas entendu avec les oreilles bouchées, ni vu au-delà du col gros de l'anorak surmonté d'une écharpe écrue qui prend beaucoup de place, ça coupe la vue sur les côtés et derrière.

quand il fait chaud ne vois pas bien. c'est obscur et trop près. longtemps c'est le corps de la mère, la paroi de l'utérus ou des chairs rouge foncées, mais les yeux fermés, j' les yeux fermés ? personne ne se souvient. ça peut être aussi le corps d'un homme, maintenant seulement des hommes peuvent autant approcher, pas la mère, mais ça n'arrive presque jamais qu'on colle. c'est brouillé, l'air quand il fait vraiment chaud, entre 35 et 40 degrés, quand le chien qui a trop de fourrure dans le parc près du hudson river mord, juste dans l'endroit plat au milieu de la cuisse. le vois avec un agrandisseur de particules blow up. ne vois pas bien à travers, ça s'obscurcit et quand l'air revient, quand il refait moins chaud, sors la tête du sac, le sac de la mère sans doute, uterus vade retro, le mien se rétro verse quand la fille y vit pas encore beaucoup ma fille mais déjà elle-même ; la femme-médecin dit : *ne peux pas tâter, ne sens rien, allez faire une échographie*. le frère dit : *c'est un œuf de vent*, la honte qui grossit sans enfant. rue de rivoli chez brodaty l'écho écrit un petit être remuant quatre membres ; il faut entendre pour voir quand c'est trop sombre. ici le lendemain aussi mur beige. les lunettes un peu de travers comme font les presbytes à force de les mettre et de les enlever. la fille lou ne retient jamais ce que lui dis de mes allers venues, les dates de départ et de retour. elle dit : *j'écoute, mais ne retiens pas*. m'a-t-on dit qu'à partir d'un jour qui dure tout le monde apprend à faire la danse qui chante *où sont mes lunettes ?*

pensais que les grandes tantes la faisaient par idiotie, la mère plus tard par imitation de l'idiotie familiale. comme moi maintenant, selon cette logique. ne pouvais pas penser que suis comme d'autres humains, n'arrive encore pas à le croire, que pour moi aussi, la cornée se rigidifie, que pour moi aussi, les ovaires cessent de produire les hormones qui marquent la taille et gardent la peau souple.

une nuit ou deux, pense pour la première fois vraiment disparaître dans le néant d'où n'ai même pas l'impression d'être un jour venue.

suis venue au monde un lundi à sept heures du matin dit la mère qui est encore là pour le redire si veux l'entendre à nouveau. elle mourra dans des lignes qu'écrirai, alors que ne pourrais que difficilement écrire, aujourd'hui, cette nuit, *meurs* et encore moins : *suis morte*. tout le monde écrit ça un jour irrésistiblement lucide : à cet endroit l'écriture s'interrompt par l'arrivée de beat houp, aime parler avec elle la bouche anesthésiée post-dentiste qui ne se ferme pas complètement. pense prendre une soupe, mais le plus difficile c'est de fermer les lèvres étanches autour d'un récipient pour boire : le liquide sort par la plus petite ouverture qui soit. il vaut mieux encore ouvrir la bouche pour y mettre de la salade et ensuite mâcher à l'intérieur sans rien sentir.